

# **Secrets de vendanges**

Patricia Jégou

Patricia Jégou

## Secrets de vendanges

© Patricia Jégou, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3547-8

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

## Préface

Mon amour de la nature, m'a amené à vivre en région aquitaine et plus précisément dans l'entre deux mers. Je réside, avec un immense plaisir, au cœur des vignes et chaque jour, j'admire le paysage qui évolue au rythme des saisons.

Le noble métier de viticulteur est rude, bien orchestré, mais dispose de nos jours, de matériel moderne qui en facilite le travail. Lorsque la deuxième guerre mondiale a éclaté, les conditions étaient plus pénibles, la menace Allemande, était présente. Cela compliquait davantage, la vie et le travail des vigneron et des agriculteurs en général. J'ai écrit cette histoire, pour mettre en avant les conditions de vie des artisans de la terre, à cette époque.

# Chapitre 1

## Apprentissage

Lorsque les lueurs de l'aube ont commencé à filtrer par la fenêtre de ma chambre, j'ai eu du mal à ouvrir les yeux, toujours alourdis par la fatigue. La chaleur accablante d'août 1942, avait rigoureusement perturbé mes habitudes de sommeil. Je me retrouvais agité dans mon lit. Malgré mon épuisement, mon esprit s'emballait par anticipation pour la journée à venir débordante de promesses. Enfin, la chance était venue pour moi d'accompagner mon père Gaston Chauvin, bien connu à Sessignac, à l'inspection de ses vignes, qui longeaient toutes ses terres. En effet il était temps pour moi de lui prêter main-forte et de l'assister dans son harassant travail. Mon paisible petit village, dont j'étais si fier, est situé précisément dans les vallons verdoyants de la Gironde, niché au cœur de la campagne environnante. À cette époque-là, jeune homme d'à peine 15 ans, nommé Jean-Paul Chauvin, et surnommé, Paulo, je m'empressais d'engloutir le copieux petit-déjeuner que ma mère attentionnée, Émilie Chauvin, m'avait préparé. Ma mère était à cette époque-là une maman très maternelle.

C'était une jolie femme aux formes généreuses, aux yeux plutôt sombres, mais ayant le regard particulièrement doux. Elle possédait de longs cheveux, très fins qu'elle tressait la plupart de temps. Elle avait perdu ses parents lorsqu'elle était très jeune, et avait été adoptée par de riches agriculteurs qui n'avaient pas d'enfant légitime.

Ce matin-là, un délicieux chocolat chaud était posé sur l'imposante table en bois ornée d'une nappe blanche et dont le merveilleux parfum me chatouillait délicatement mes fines narines, il était accompagné notamment de tartines grassement beurrées. C'est avec un réel plaisir que je fis honneur à mon festin royal, et une fois terminé, de belles moustaches brunes au-dessus de mes lèvres rieuses ornaient mon visage. Je courus au lavabo de la salle d'eau, me débarbouillais plus vite que jamais afin de ne pas retarder mon père, pour son travail aux vignes.

J'entendais distinctement le vrombissement sonore de son tracteur bleu, je courus vers lui, le col de ma chemisette à peine fermé, il m'accueillit avec un

doux baiser sur mon front déjà en sueur.

— Dépêche-toi ! Me dit-il de sa puissante voix, il est impératif de partir d'ici avant que le soleil ardent ne tape trop fort. Certes, monpère contrairement à moi était grand, particulièrement musclé. Il possédait une chevelure brune très abondante toujours légèrement mal rasé avec des yeux noirs, fronçant facilement les sourcils lorsqu'il était contrarié. De plus, il s'impatiait rapidement mais était toujours bienveillant avec sa famille qu'il aimait par-dessus tout. Quelle joie immense de ne pas aller à l'école, les vacances d'été, quelle aubaine. Mon digne père Gaston, me proposa alors de me mettre au volant du tracteur immobile.

— Maintenant, que tu es presque un homme, me dit-il, de sa puissante voix, si cela t'amuse, tu peux apprendre à conduire cet engin.

Je ne me fis pas prier et grimpais aussitôt sur le côté gauche, mais, mes jambes toutesmaigrelettes étaient un peu courtes pour atteindre aisément les pédales. Par conséquent, mon père avança davantage le siège moelleux au maximum afin de me permettre de les atteindre.

Pour me donner une assurance inébranlable, j'enfonçais délicatement ma casquette sur ma tête fine et fis avancer timidement son tracteur. Après quelques minutes décisives et quelques embardées, je me mis à arpenter les chemins vallonnés, bordés de vignes à perte de vue. En premier lieu, nous arrivions sans encombre à notre unique destination. J'étais admiratif. Plus d'un hectare de vignes alourdies considérablement par les grappes de fruits couleur pourpre s'étalait majestueusement sous mes yeux ébahis. J'éprouvais à ce moment-là, une réelle fierté devant le tableau exposé devant moi, fruit d'un rude labeur effectué par mon père et perpétué de génération en génération.

En effet, mon grand-père, Yvon Chauvin, revenu de la guerre 14/18 avec une vilaine blessure à la jambe, avait préféré léguer de son vivant, à son unique fils, les parcelles devignes, héritées auparavant de son père.

Quant à ma grand-mère, Adèle, elle mijotait avec plaisir de savoureux petits plats et organisait chaque année la fête des vendanges, qui rassemblait notamment les quelques employés venus spécialement nous aider efficacement. Je me souviens de mon grand-père qui avait environ 65 ans, il était d'un genre grincheux, il portait une barbe grisonnante qui lui mangeait une partie de son visage, fumait constamment la pipe dont les effluves malodorants, empestaient toute la maison. Cela faisait maintes fois râler mémé qui avait du mal à supporter

ses odeurs. Ma grand-mère était malgré tout très tolérante, c'était une femme aux cheveux assez courts frisés et tout blancs pour son âge, environ le même que papi. Ils étaient tombés éperdument amoureux l'un de l'autre quand ils étaient particulièrement jeunes. Leur maisonnette, située à l'autre bout de Sessignac, au confort rudimentaire, respirait le bonheur et la tranquillité totale. Je prenais beaucoup de plaisir à leur rendre volontiers une brève visite, mémé était fin cordon bleu et me faisait goûter à ses quelques spécialités, dont les fameux cannelés bordelais, petits biscuits à la croûte craquante et au cœur fondant, aromatisés au rhum et à la vanille, Hum ! Absolument délicieux.

Après une demi-heure de rude travail où je copiais mes gestes précis sur ceux de mon excellent père. Nous étions préalablement déjà à la sortie de la première rangée, lorsque j'aperçus distinctement de l'autre côté du chemin notre aimable voisin, Mr Dupuy. Il était généralement accompagné de son adorable épouse, Fernande et de temps à autre de deux ou trois employés consciencieux du vaste domaine. Nous entretenions avec eux, d'excellents rapports de voisinage.

Nous les avons salués, mais cette fois-ci, une autre personne que je n'avais nullement vue auparavant était à leur côté. Au fur et à mesure que nous nous approchions suffisamment pour les saluer poliment, je découvris avec plaisir cette inconnue, une jeune fille brune aux yeux expressifs d'un bleu intense.

## Chapitre 2

### Rencontre avec Marie

— Bonjour Gaston, bonjour Paulo ! Nous lança Roger notre voisin de sa voix rauque. Je vous présente Marie, ma petite-nièce, aussitôt, elle s'avança timidement le rose aux joues.

— C'est la fille de ma sœur Claudette, elle nous l'a confié pendant les vacances, elle est âgée de 17 ans.

Subitement, est-ce, la chaleur du soleil brûlant ou de son regard posé sur moi ? Mes mains devinrent toutes moites et ma voix tremblotante, je lui dis.

— Bonjour ! D'un ton mal assuré.

Ma timidité me retenait de lui serrer la main, elle allait sentir ma moiteur, et ma gêne, d'ailleurs, plus un son ne voulait sortir de ma bouche, j'étais comme pétrifié, paralysé, je tentais de ne rien laisser paraître, mais, je crois qu'elle avait compris, l'instinct féminin sûrement !

Nous repartîmes avec mon père, dans la seconde travée, afin de contrôler les lourdes grappes juteuses pleines de fruits aux arômes sucrés. Une maladie comme le mildiou ou l'oïdium pouvait à chaque instant se déclarer. Mais mon esprit vagabondait malgré moi, je suivis mon père pas à pas, je ne voyais plus les dizaines de ceps qui défilaient sous mes yeux, mais le visage de cette ravissante fille au regard infiniment triste.

La journée passa ainsi et nous reprîmes le chemin de la maison où maman nous attendait son tricot entre ses doigts.

— Étais-tu au courant que les Dupuy avaient une nièce ? Lui demanda mon père. Ma mère hocha négativement la tête.

— Je n'ai pas été informé qu'ils avaient une famille. En effet, ils ne reçoivent jamais personne. Leur maison étant située juste derrière chez nous, nous avons la capacité de voir aisément leurs allées et venues sans chercher à tenter de les espionner.



Mon père prit la direction de sa cave, afin de vérifier sa température convenable ainsi que la conservation de ses bouteilles entreposées. Ses bébés ! Comme le disait fréquemment ma mère, quant à elle, ma chère maman commença à préparer le dîner, composé, de lard et de haricots blancs. Je partis ramasser les quelques œufs du poulailler pour ensuite me faire un brin de toilette avant de passer à table. Le calme de la soirée fut interrompu net, par un avion de guerre, passant au-dessus du village. Nous étions l'été 1942, la guerre entre la France et l'Allemagne avait éclaté en 1939 et les Allemands avaient ensuite envahi notre pays en mai et juin la même année. Dans notre village très reculé, nous étions assez privilégiés, nous vivions pour ainsi dire comme avant. Cette guerre à cette période-là ne nous affectait pas encore de trop, nous nous nourrissions des produits de nos terres. Nous écoutions généralement la TSF, radio de l'époque pour nous tenir informé en toute discrétion de l'état d'occupation de la France, Déjà, 1 500 000 soldats français étaient prisonniers. Le maréchal Pétain, devenu chef de la France, demanda sans détour l'arrêt immédiat des combats, en vain.

Le soir venu, j'embrassais mes parents, avant d'aller me coucher, mais j'étais soucieux, de l'avenir, j'eus des difficultés à trouver le sommeil. Et j'étais également hanté par les yeux bleu clair de ma nouvelle voisine si attirante.

## Chapitre 3

### Préparatif de départ

Le lendemain matin, je surpris mes parents en grande conversation, dans la cuisine.

Leurs tons étaient pessimistes, en effet, ils venaient d'entendre à la radio, que l'on réquisitionnait les hommes, en âge de travailler. Sur la place du village, déjà, des affiches mentionnaient que les jeunes personnes de sexe masculin étaient astreintes à se présenter à la mairie, pour être recensées afin de partir en Allemagne. Mon père s'interrogeait vivement. Que deviendrait sa famille ? Ses vignes, qui s'en occuperait ? Les vendanges ne sont plus particulièrement loin, il va y avoir beaucoup de travail, il s'inquiétait de sa récolte qui serait perdue. Mille questions trottaient dans son esprit, les idées se bousculaient. Alors, afin d'y voir plus clair, nous prîmes la décision de nous rendre chez les grands-parents. Peut-être qu'ensemble, nous trouverions une solution.

— Qu'à cela ne tienne ! Dit pépé Yvon, avec Paulo, nous nous en occuperons.

— Je pourrais de même aussi donner un coup de main, répliqua ma mère.

— Mais papa ! Continua mon père, avec ta jambe blessée, cela ne sera pas facile !

— Eh, ben, je serrerais les dents, fiston ! Nous n'allons pas laisser les raisins pourrir sur leurs grappes, quel gâchiscela serait !

Sa décision parue rassurer mon père, mais la perspective de s'éloigner de nous l'assombrit à nouveau.

— Je veillerais également sur ta petite famille bien-aimée ! Lui dit enfin mon grand-père. En toute hypothèse, tu ne partiras probablement pas longtemps.

Nous partageâmes le déjeuner chez mes grands-parents, mais personne n'avait de l'appétit. Le repas fut frugal, avalé à la hâte. Nous bûmes de la chicorée, qui nous laissait un goût amer dans la bouche. Elle remplaçait le café, en ces périodes de restrictions. Nous reprîmes la direction de la maison. Pendant que